

Thomas B. Reverdy

6 avenue George V

Flammarion

« *Retour chez soi* »

une collection conçue et réalisée
par Amélie Cordonnier et Stéphanie Kalfon
sous la direction d'Alix Penent

« Retour chez soi » est une nouvelle collection de littérature qui offre à des écrivains la possibilité de revenir, des années plus tard, dans un lieu de leur enfance ou de leur adolescence, un lieu du passé quitté depuis longtemps mais qui palpète encore dans la mémoire. Le temps d'une journée et d'une nuit, ils en auront, pour eux seuls, les clés. Qui n'a pas rêvé de retrouver l'endroit qui l'a forgé ? Les écrivains livreront le récit intime de cette expérience du retour, des souvenirs qui demeurent, se ravivent et parfois se perdent.

© Flammarion, 2025.
ISBN : 978-2-0804-5597-0

*Pour mes fils,
Camille et Louis*

Problème

C'est une histoire de chiffres.

Ma mère est morte il y a 30 ans.

Alors que j'allais en avoir 20.

20 ans aussi, depuis mon premier roman.

Et je vais en avoir 50, dans deux semaines.

L'âge qu'elle avait quand son père a fait son AVC, le deuxième. Il n'a plus beaucoup quitté son lit, après ça. Quelques années plus tard, il est mort et elle a fait son premier cancer.

C'est une histoire de décennies, de chiffres ronds. D'anniversaires et de passages du temps.

J'entre dans la décennie de sa mort, voilà. Dans deux semaines.

Mon grand-père, puis elle. Celui qui m'a appris à lire et celle qui m'a appris à aimer. La décennie de la mort.

30 ans après, j'y retourne.

Au moment où je vais avoir son âge.

6 AVENUE GEORGE V

Façon de parler.

Ça ne veut rien dire, peut-être. Mais c'est troublant, ça me trouble, ces chiffres.

Comme s'il y avait quelque chose à comprendre.

Une équation que je ne parviens pas à résoudre.

Un problème, comme on dit en mathématiques.

La nuit des rêves impossibles

Nous sommes le 23 février 2024 et je reviens chez moi, je marche dans mes pas, sur mes traces effacées par le temps, pourtant ce n'est plus ma maison si ça l'a jamais été, et d'ailleurs ce n'est pas une maison, même pas un appartement, mais j'y retourne, comme on se retourne sur soi-même, dans la nuit des rêves impossibles qu'on reconnaît en y plongeant pour les avoir déjà faits mille fois, les draps trempés de sueur froide et poisseuse. C'est trop tard pour ouvrir les yeux, se réveiller. J'y suis. Je contemple, incrédule, la grande porte cochère du 6 avenue George V – le genre de porte vraiment chic et surmontée d'une fenêtre de demi-étage, à l'entresol où l'on logeait autrefois les domestiques, sous l'étage noble du balcon des maîtres. Elle m'est familière et pourtant elle a quelque chose d'impersonnel, une beauté majestueuse qui ne me touche pas.

6 AVENUE GEORGE V

Je l'ai tellement attendu, ce retour.

Je le prépare depuis des mois.

Je sais par cœur ce que je vais trouver. Au bout du hall sombre, une cour d'immeuble et, sous la cour, au bas d'un escalier très pentu dont il me semble connaître chaque marche, le studio de danse où ma mère, toute sa vie, a suivi la barre au sol et le cours de classique auprès de Solange Golovine. Enfant, j'y assistais, tous les samedis matin, assis sur les trois marches qui menaient du vestiaire au parquet du studio, des milliers d'heures à contempler sans les comprendre les ronds de jambe et les arabesques des danseuses, les pliés, jetés, première, cinquième, dans la musique tonitruante du piano où perçaient les éclats de voix de la professeure qui comptait jusqu'à huit, et moi, avec mes feutres, mes petites voitures ou mon livre, à détailler leurs corps, leurs attitudes, leurs sourires, sans trop savoir ni qui était Mozart, ni Diaghilev, ni Béjart, simplement que c'était le cours de ma mère, qu'elle n'a jamais raté pendant plus de trente ans. Après la classe, elle m'emmenait déjeuner d'une salade niçoise en compagnie de ses amies les plus chères, dans une brasserie de la place de l'Alma. Elles y parlaient encore entre elles de danse et de musique, et d'opéras. Des centaines de samedis, entre 4 et 13 ans. Toute mon enfance en somme et son goût

LA NUIT DES RÊVES IMPOSSIBLES

de chewing-gum Malabar à la fraise, ses odeurs de vestiaire et de parfums pour dames. Une enfance baignée dans une atmosphère mystérieuse de gynécée où traînaient autour de moi, oubliés sur des bancs de bois, soutiens-gorges et bas nylon. Elles étaient belles, les danseuses. Vives et droites et joyeuses. Elles avaient toutes l'air jeunes – je l'ai toujours trouvée jeune, ma mère. Elles avaient le regard rieur et les lèvres rouges, le chignon haut et le dos bien droit, elles avaient l'air amoureuses, mais je crois que les hommes n'y étaient pas pour grand-chose. Elles étaient entre elles. Secrétaires, profs ou avocates, elles étaient danseuses. Elles vivaient d'art et d'eau fraîche.

J'ai eu de la chance de les connaître.

J'y ai même vécu, dans cet immeuble, pendant deux ans quand j'en avais 17, alors que je commençais mes études. Je logeais dans une des chambres de bonne qui servaient ordinairement à héberger des danseurs de passage à Paris, et Jean Golovine, le frère de Solange, un chorégraphe désargenté et truculent que je croisais peu. Dans mon souvenir il se nourrissait presque exclusivement de gros cornichons, de caviar et de vodka. Il était un peu fou je crois, mais l'on disait simplement qu'il était vraiment russe, et l'on riait. J'empruntais pour me rendre chez moi l'escalier de service caché derrière une porte de bois blanche,

dans la cour, qui ne mène qu'au sixième et dernier étage – je me demande si c'est toujours le cas. J'avais les clés du studio de danse où j'allais me doucher, parce qu'il n'y avait pas de salle d'eau dans le couloir des chambres. Il arrivait parfois que je descende pendant un cours, et l'on me criait d'approcher, depuis la salle où résonnait la musique – Attention mesdames, c'est Thomas qui vient prendre sa douche ! Je saluais les danseuses du soir qui, toutes, me connaissaient, m'envoyaient des baisers ou des signes de la main, et moi debout cette fois, en haut des trois marches qui mènent au parquet, avec mes cheveux longs, mon air d'ado et mon blouson, ma serviette et mon savon dans un sac en plastique au bout de mon bras, je leur adressais un Bonsoir intimidé. Depuis toutes ces années, ce monde m'était demeuré étrange, autant qu'il m'était devenu familier.

Et puis ma mère est morte. J'avais 19 ans. J'ai déménagé. Plusieurs fois. Je ne suis jamais revenu.

Qu'est-ce qui m'a pris, soudain, de vouloir y retourner, de revoir le studio ?

– Oh, je le sais bien.

Je reviens là parce que c'est là que tout a débuté. C'est là que ma mère a été heureuse. C'est là qu'elle était jeune. C'est là qu'on avait le même âge, elle quand elle a commencé à y danser, et moi quand j'y ai vécu. Au moment de pousser

LA NUIT DES RÊVES IMPOSSIBLES

cette porte aujourd'hui je réalise que nous avons le même âge aussi, elle quand elle est morte, et moi quand j'y retourne.

C'est là que je peux la retrouver, et moi aussi peut-être, parce que ma vie vient de prendre une direction que je n'avais pas du tout prévue.

Je suis devant cette porte comme au bord d'un précipice. Ma vie personnelle est en train de voler en éclats, en ce 23 février 2024.

Fantômes

J'entre, et le monde qui s'ouvre devant moi surgit de mes souvenirs d'il y a trente ans, en même temps que je le redécouvre avec mes yeux d'aujourd'hui, avec cette impression commune aux rêves et à la mémoire : cette certitude de déjà-vu qui s'accompagne de l'incertitude troublante de la réalité des choses.

Je retrouve tout. L'allée, les portes latérales qui mènent aux cages d'escaliers bourgeois, de part et d'autre, que je n'ai jamais empruntés, la cour enfin où je débouche et où je m'arrête, stupéfait. Elle me semblait immense. Je la vois minuscule, arrêtée par une balustrade de pierre qui la sépare irrémédiablement de la cour de l'immeuble d'en face plongeant un étage plus bas. Deux voitures y sont garées à côté des poubelles où j'ai joué enfant aux billes et fumé, plus tard, des cigarettes, dans un coin qui me paraissait un repli secret assez

grand pour abriter tous mes rêves. C'est encore le jour et je ne l'ai connue presque que de nuit, cette cour, dans les années où j'ai habité là. Je pensais me retrouver nez à nez avec mon souvenir, mais je le perds, il se dérobe. Ma chambre, c'était seulement l'endroit où j'allais dormir. Je reconnais tout et je ne reconnais rien. C'est vrai depuis ma sortie du métro, dans ce quartier où je ne mets plus jamais les pieds, puisque je n'ai vraiment plus rien à y faire, ce quartier des Champs-Élysées qui est devenu une sorte de vaste zone de Duty Free où les marques prétendument de luxe côtoient avec une certaine vulgarité les enseignes de fast-food et de sport, les montres de rappeurs et de milliardaires chinois, les doudounes dorées des princesses du désert qui ne les mettront jamais, et où j'ai vécu pourtant, à 17 ans, des années parmi les plus belles, c'est vrai, jusqu'à sa mort.

Je suis, en une seconde, projeté dans ce temps-là qui n'existe pas.

Deux ans avant la mort de ma mère.

Mais elle n'est plus là, depuis trente ans. Moi non plus.

Oh, c'est vertigineux, de revoir défiler ces années. De voir passer devant mes yeux, et se superposer au décor, ce que je suis devenu, moi, dans ce lieu qui n'a pas changé. Sa persistance me trouble. Les lieux sont faits pour ça. Ils sont hantés

FANTÔMES

de nos souvenirs en miettes, et ils s'en moquent. C'est comme si j'entendais rire les façades – Alors, te revoilà ? Que viens-tu chercher ici, Thomas ? Crois-tu que les fantômes parlent ? Quelles réponses attends-tu d'eux ? C'est un drôle de projet, et c'est une drôle de nuit que je m'apprête à passer ici. J'observe autour de moi la cour, les bras ballants, désesparé, je n'ose même pas encore tourner le regard vers la porte vitrée du studio de danse, et je suis déjà tenté de renoncer. Je n'ai pas peur des souvenirs pourtant – ici, ils sont tous heureux. Mais j'ai un pressentiment.

Que retrouver ce bonheur-là, c'est me mettre en péril.

Prendre le risque de se dire : et si j'y retournais ? Sans tricher. Pour de vrai, comme on dit quand on est enfant. Et si c'était encore possible ? À présent que le deuil est loin, que la douleur est muette, que je n'y ai même pas repensé depuis des années, à ce studio de danse, à présent que je suis en paix, que j'ai tout fait pour, que j'ai fait toute une vie pour oublier – 30 ans, deux beaux enfants dont je suis fier, une vie faite pour durer –, à présent est-ce que ce ne serait pas possible, au moment de replonger ici les yeux dans mon passé, est-ce que ce ne serait pas une tentation, d'en reprendre le cours ? Comme dans une fontaine, mon passé. Est-ce que ce ne serait pas

inévitablement tentant de s'y baigner, de recommencer ma vie ?

De retrouver l'amour, et la beauté, et le bonheur, et la jeunesse que m'avait promis ma mère. Peut-être même que dans cette vie-là, elle n'aurait pas à mourir, une deuxième fois.

Ce n'est pas la cour que je ne reconnais pas, c'est moi. Je m'effraie. Je n'ai jamais pensé ce genre de choses. Je me l'étais même interdit. Allons, puisqu'il est temps de mesurer mes abîmes, je vais à la rencontre des fantômes qui n'ont jamais cessé d'habiter ici. Je vais les retrouver, tenter de les reconnaître. C'est chez eux que je retourne. On verra bien ce qu'ils me diront.

Revoir ma mère, une dernière nuit, si c'est permis.

Retrouver d'elle un souvenir bien vivant, une image de bonheur – une seule image ça me suffirait, un instant de ce temps-là qui n'est plus, arraché à l'éternité de la mort.

J'essaie d'ouvrir la porte de bois peinte en blanc, celle qui ne menait qu'au sixième et dernier étage, fermée par un verrou qui n'existe plus, sans doute condamnée. J'apprendrai plus tard qu'il reste des logements là-haut, mais qu'ils ont été réunis, agrandis. On s'y rend à présent par l'entrée principale et en ascenseur.

FANTÔMES

À l'époque, les sanitaires étaient sur le palier. Ma chambre devait mesurer 7 ou 8 m², en comptant la sous-pente. Je dormais sous le Velux, dans le ciel, sur une chauffeuse que je n'ai jamais pris la peine de replier. Si c'était possible, que les lieux qu'on quitte se figent dans notre absence, comme ils le font dans notre mémoire, elle serait encore là, cette chauffeuse en mousse bon marché. Il n'y aurait qu'à enlever ses bottes, s'allonger dessus. Coller son oreille au passé, la tête dans l'oreiller d'un lit qui n'est plus. Mais ce n'est pas là que je vais dormir ce soir. Pas tout à fait – la chambre n'existe plus, et le jeune homme que je vois s'allonger n'est qu'un rêve.

Il a 17 ans, les cheveux longs, il sourit, il s'appelle Thomas comme moi, mais il n'existe plus depuis longtemps.

Ici, je fais partie des fantômes.

Je ne suis même pas entré, encore, dans le studio. Je regarde la cour et les immeubles qui l'entourent de loin, de l'autre côté de la balustrade, leurs grandes verrières de bow-window donnant sur des salons décorés de tableaux et des plafonds à caissons. Tout ce luxe me semble écrasant. Je me rends compte que je n'y avais jamais prêté attention. C'était simplement chez moi, ma chambre d'étudiant minuscule sans toilettes ni douche, où j'allais me cacher et dormir dans le

6 AVENUE GEORGE V

ciel, rêver, aimer, boire de la vodka au poivre achetée au Drugstore, lire les livres de Richard Brautigan dégottés au Virgin et écouter sur mon baladeur, en fumant debout dans le Velux entrouvert, face à la tour Eiffel, les disques de Nick Cave et de Joy Division qui m'apprenaient ensemble la musique et la vie. C'était ma vie à 17 ans et tout le quartier, ses immeubles monumentaux, ses maisons de couture et ses magasins chics n'étaient qu'un décor comme un autre à ma jeunesse qui ne demandait qu'à poursuivre son insouciant désir de vivre.

C'était ma vie avec ma mère, les meilleures années, les dernières, où nous nous sommes beaucoup vus, où nous avons dîné ensemble et déjeuné au moins une fois par semaine, où nous avons voyagé tous les deux en Espagne, en Italie, et discuté des milliers de fois, des milliers d'heures, lu des pages de livre à voix haute dans des chambres d'hôtel et écouté de la musique en voiture, parlé de politique, d'économie, d'histoire, de philosophie et de littérature et commenté la marche du monde qui n'allait déjà pas si bien et traînait les pieds, épuisé par un siècle qui n'en finissait plus.